

XYZ. La revue de la nouvelle

La faim désertée

Renald Bérubé



Number 86, Summer 2006

Sports

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3225ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R. (2006). La faim désertée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (86), 39–53.

La faim désertée

Renald Bérubé

En définitive, l'art de la faim peut être décrit comme un art existentiel.

Paul Auster, *L'art de la faim*

DEPUIS PLUSIEURS JOURS DÉJÀ, bien des jours, il n'avait rien mangé. Il ne mangeait pas et n'avait pas faim, ne ressentait pas le besoin de manger ; il buvait seulement de l'eau et d'autres liquides divers, sur les conseils pressants et si tant bien intentionnés des parents et amis. Il se pliait aux souhaits de ceux-ci après s'être entendu avec eux de façon fort explicite : les liquides qu'ils lui offraient ne devaient pas contenir, d'une manière ou d'une autre, des nourritures déguisées, on n'est pas aux Olympiques chez des athlètes qui cherchent à camoufler l'usage d'une drogue par l'ingestion d'une autre, etc. De toute manière, il s'en rendrait compte, il avait le cœur sensible, « ne me faites pas lever le cœur ». Il s'agissait, tout au plus, de varier le goût sans saveur de l'eau. Ne serait-ce que pour donner du goût aux cigarettes qu'il continuait de fumer. Ou pour se conformer à cette lointaine loi venue des temps de ses premiers usages du tabac : ne jamais fumer l'estomac vide. Il buvait donc des eaux aux diverses saveurs et fumait des cigarettes jadis rituelles et sans danger mais aujourd'hui rituellement honnies, comme l'alcool aux temps de la Prohibition puritaine et caponienne. Et il savait bien que certaines eaux au goût étonnant contenaient quelques éléments nutritifs, que des jus y avaient été ajoutés ou dilués — mais il n'avait pas davantage le goût des disputes byzantines que celui de la bouffe en bonne et due forme, même petite. Et puis, comment disputer des gens de si bonnes intentions, on pensait à lui, après tout, hahaha, même si personne n'oubliait pour autant la légitime bonne conscience à laquelle chacun tient de toutes ses forces sans toujours se l'avouer.

Il ne mangeait plus ou si peu et n'avait pas faim, pas vraiment, depuis bien des jours déjà. Il ne jeûnait pas, ne faisait pas

la grève pour une quelconque raison qu'il aurait jugée importante, il ne souffrait pas d'un excédent de poids qui l'aurait gêné, l'anorexie était un mot qu'il connaissait bien — à cause d'une nièce, la fille de son frère, elle pourtant si mince avant de devenir toute maigre, à cause d'une nièce dont son frère lui avait un jour raconté les détours qu'elle avait pris pour se faire vomir sans que personne ne s'en rendît compte. Elle avait de si grosses hanches, avait-elle dit. Anorexie, avait dit le médecin. Folie, avaient dit ses parents pour se rassurer, tout en cherchant une ou des explications plus tangibles et précises dont ils se doutaient trop qu'elles existaient. Sauf que Johanne refusait de leur parler, vous ne comprendriez pas, disait-elle. Maigre et faible comme elle l'était, elle se savait à l'abri des reproches maternels qui, avant, ne cessaient de la harceler pour des insignifiances. Le squelette avait droit au respect, la maigrichonne avait droit au chapitre, on voulait connaître son point de vue.

Il n'était trop gros de nulle part, lui semblait-il, sinon du cœur parfois, de même qu'il lui semblait n'éprouver, malgré ce qu'il devinait dans les questions et remarques des parents et amis, aucune souffrance particulière de la psyché, de l'âme selon le langage des siens familiaux. Même depuis qu'il avait cessé de manger. Mais quelle différence au juste entre l'âme, la psyché et le cœur ? Simplement, il n'avait pas faim, l'appétit l'avait déserté, l'appétit ne venait même plus en mangeant, il en avait fait l'expérience syntaxique avant de cesser de se nourrir selon les règles usuelles de l'art, la règle de trois des repas quotidiens. Pour tout dire, disait-il, manger ne me dit plus rien, ne me parle ni ne me raconte plus rien ; je ne vais tout de même pas me nourrir de force. Je ne souffre pas du manque de nourriture, je souffre seulement de n'avoir pas faim, si je dois absolument souffrir de quelque chose. Parents et amis ont toujours de si bonnes intentions, surtout quand vos comportements les menacent, risquent en tout cas de mettre les leurs en cause, etc. ; qui plus est, ils doivent bien pouvoir fournir quelque réponse à qui les interroge au sujet de François — il est leur parent ou leur ami, non, il doit avoir donné ses raisons, des explications, etc. François savait que

bien des explications traînaient un peu partout dans son décor psychique, cœur ou âme, mais qu'elles n'arrivaient pas à trouver leur foyer, il ne voulait pas penser à ça, ne voulait rien forcer, ça se penserait, (se) disait-il, alors je comprendrai et la faim reviendra d'elle-même.

Marchant seul dans la vaste cour entourant sa maison, cour qui jouxtait ses terres, il mettait un pied devant l'autre avec prudence, avançait avec parcimonie dans le sentier connu qui le ramènerait tantôt à son point de départ. C'était l'automne assez avancé et le clair soleil bas et sans chaleur de cette saison luisait, éblouissant ; les arbres déjà avaient beaucoup perdu leurs feuilles, qui des jaunes, qui des rouges, qui des dorées, rouillées. Le paysage s'ouvrait, on voyait beaucoup plus loin qu'au temps des feuilles. Toutes seraient tombées bientôt, et la blancheur de la neige qui n'allait pas tarder à tout recouvrir agrandirait encore l'espace de ce même paysage. On verrait loin, alors, on ne serait plus enfermé par les rangées de feuillus en feuilles, ils ne couvreraient plus l'étendue au regard. On respirerait librement. Et la respiration, cela passe bien avant la nourriture qui bien souvent vous rend lourd, pansu et poussif, la fourchette a creusé plus de tombes que le fusil, a jadis sentiencé je ne sais plus qui — mais allez donc affirmer cela devant un représentant de la chaîne McDonald's ! Et c'est la National Rifle Association (NRA) des États-Unis qui se sentirait frustrée ! Ajoutez que tout ce beau monde vous déconseille de fumer, c'est mauvais pour la santé. Nos voisins du sud, belle famille ou belle-famille se dit François avec tel sourire approprié, sont tenants de leur *Papa a raison*, et leur Papa est descendant de *La lettre écarlate* comme des Sorcières de Salem ; il est étranger à la notion la plus élémentaire de plaisir, le corps n'a pas de raisons que la religion ne connaît pas, le corps est un obstacle à dompter, vive la Bible et les exercices mis au point, au pas ou à la mode par Jane Fonda. *Mollo*, François, prends ça *mollo*, t'excite pas, c'est pas le moment de t'exciter les sangs, pour reprendre une expression chère à ta mère.

Il marchait, seul, prudent, avec attention, une attention rêveuse à laquelle il s'était habitué et devait continuer de s'habituer

— il savait que la maîtrise de ses pensées et de ses pas, dorénavant, pouvait lui échapper alors même qu'il y mettait toute l'attention dont il était capable. Si bien qu'il ne savait plus vraiment s'il pouvait encore être attentif, si l'odeur des labours d'automne et des feuilles pourries des peupliers qu'il respirait était une odeur de cet automne ou d'automnes antérieurs. Et alors même qu'il n'avait pas faim, pourquoi le souvenir lancinant et perpétuel de l'appétit pour les œufs et les couennes de lard, les toasts et les cretons des matins de jadis ? Peut-être, tout compte fait, la faim n'était-elle que le souvenir toujours renouvelé d'un appétit ancien dont il aurait perdu le sens ou le besoin, dont la nécessité qui jadis allait de soi aurait perdu toute raison d'être. L'avait déserté, pour ainsi dire. Peut-être.

Son chien jappa, le fit sursauter. Et il tomba. Il était presque joyeux quand il se releva. Fébrile en tout cas. Il s'était relevé, presque facilement ! Il effectua les parcours nécessaires pour donner de la moulée Coop, la meilleure selon le vétérinaire, puis de l'eau — il en but — à son chien. Il caressa avec beaucoup d'affection sa bête qui buvait, puis qui mangeait, joua avec elle sans la détacher, la route si passante étant malgré tout si peu éloignée. Et son chien était si gros, si jeune et si fort — et son énergie à lui si restreinte maintenant.

Comme il quittait son chien et se mettait en marche pour rentrer à la maison, son frère arriva, klaxonnant comme à son habitude au moment où sa voiture tournait du nez pour trouver sa place dans l'entrée. S'il arrivait si tôt, c'était donc que son frère avait fini d'engranger ses récoltes, l'hiver pouvait venir. Et il entendait son frère lui dire, impérativement bavard comme leur père jadis, la parole leur appartenant en propre, qu'il avait gagné son sel, que les maudites bêtes auraient de quoi manger cet hiver. Qu'il gagnait, lui, son pain à la sueur de son front, que ce n'était pas le cas de tout le monde, qu'il ne devait rien à personne, tu le sais François, qu'il espérait seulement que les maudites bêtes, les vaches surtout, ne lui joueraient pas de maudits tours en tombant malades durant l'hiver ou quand elles mettent bas au printemps, après tout ce qu'il avait fait pour elles en vue d'assurer le bien-être

des siens, tu te souviens comment c'est bête des animaux, hein Frank — il était heureux, le frère cadet de tous les bons conseils.

Alors que lui ne voulait seulement que, c'est ça insister, « seulement que » rentrer à la maison pour regarder à la télévision le match de baseball qu'il savait déjà en cours depuis un moment : les Expos de nos amours n'étaient-ils pas dans le dernier droit de la course menant à une participation aux séries éliminatoires puis, éventuellement, aux Séries mondiales ? Il venait se mêler de quoi ce frère de si bavarde exubérance et de si primaires appétits ? Peut-être valait-il mieux, se dit-il, retourner vers Caramel, son chien, le caresser à nouveau puis le détacher ; le contentement de celui-ci, sans retenue, lui donnerait amplement à lui, François, de quoi s'occuper, en tout bien tout honneur. Et son frère aimait tant jouer avec Caramel en liberté ; après un moment, François pourrait s'esquiver.

Il entra dans la maison, son frère sur ses talons. Tant pis. Ouvrit le téléviseur, les Expos étaient bien là, sur ou à l'écran, les Phillies de la ville états-unienne de l'amour fraternel aussi, bel oxymore, se dit-il, ville états-unienne et amour fraternel, en dépit de l'unis entre états. « Les sports, t'as jamais pu t'en passer », lui dit son frère, « t'aimes toujours ça autant, hein ? » Il répondit oui machinalement, alors que dans sa tête ce oui s'enchevêtrait de toutes sortes de nuances et de précisions qu'il n'avait pas le goût de faire émerger du silence. La remarque de son frère lui rappela qu'on se moquait de sa passion sportive quand il était jeune, qu'on lui disait qu'il se nourrissait de sport et d'eau fraîche. Un jeu d'Andre Dawson lui fit revenir en mémoire un jeu lointain de Duke Snider — le Snider de Portnoy jeune, se dit-il, avec un sourire enveloppé de fumée — lors d'une Série mondiale du début des années 1950. Si bien que les Dodgers de Snider, qui jouaient alors à Brooklyn et dont le club école (*farm club*) numéro un était à Montréal, doublèrent à l'écran, souvenir, les Expos de Dawson, bien des matches se jouant en même temps.

« Faut être habile pour faire ça », hasarda son jeune frère. Mais François était, lui, habité par une autre phrase. En 1955, les Dodgers, après des échecs répétés, avaient finalement vaincu les

hautains et dédaigneux Yankees lors des Séries mondiales ; en 1956, les Yankees avaient à nouveau battu les Dodgers. Alors, le cri de ralliement des partisans des Dodgers d'avant 1955, « *Wait 'till next year* », était devenu, dérisoire et amusé, après la défaite de 1956, « *Wait 'till last year* ». C'est bien cela, se dit-il, attendons de voir ce que nous réserve l'année dernière. Nous avons tous et toutes un bel avenir derrière nous que le futur ou le présent se mêlent trop souvent de contrecarrer.

La faim dernière, se prit-il à penser sans pouvoir s'empêcher de sourire dans l'écran des yeux de son frère, c'est la première. Et pour ne pas entendre — pour entendre moins en tout cas — le babillage sans fin ni intérêt de Benjamin, il s'enferma dans un jeu de superpositions et d'enchâssements pour lequel il avait toujours eu grand appétit. La télévision lui offrant le match des Expos et ceux-ci pouvant rêver comme lui pour eux de Séries mondiales, il entreprit mentalement de dresser la liste des dix Séries mondiales qui, pour une raison ou pour une autre, plaisante ou déplaisante, avaient marqué le plus fortement, entre 1952 — il avait dix ans et essayait de comprendre — et 1982, trente ans plus tard alors qu'il enseignait la sociologie de la littérature à l'université et n'était pas sûr de comprendre davantage — la liste des dix Séries qui avaient marqué son parcours d'auditeur puis de téléspectateur de celles-ci. Ne mélangeons pas le temps, se dit-il, il peut faire ça tout seul avec l'aide du *sapiens* (haha) et de ses civilisations, Hamlet l'a dit mieux que personne, *time is out of its joint*, respectons donc la chronologie qui mène du passé au présent, même si les curriculum vitæ, de nos jours, ressentent bien de la fierté à reculer du présent au passé (n'empêche, c'est pourtant le processus que me voilà en train de suivre...). Dans sa tête, le nom de son club favori ressortait en caractères **gras**, le nom du club gagnant était en *italiques* ; il rêvait toujours d'*italiques grasses* !

1. 1952 et 1953 **Dodgers-Yankees**
2. 1954 **Indians-Giants**
3. 1955 **Dodgers-Yankees**
4. 1956 **Dodgers-Yankees**

— Hé, François, c'est pourquoi la discussion entre un joueur des Expos et un arbitre ?

— C'est pas un joueur, c'est le gérant des Expos.

— Il a l'air en maudit...

— ...

— Pourquoi ils s'engueulent ?

— ...

— Hein, pourquoi ?

— Sais pas.

— T'écoutes la partie, non ?

— Pas celle-là...

— Où t'en vois une autre, toi ? Tu devrais essayer de manger...

Ce n'est pas le gérant des Expos que voyait François, mais plutôt Chuck Dressen, le gérant des Dodgers de 1952-1953. Qu'il n'avait jamais vu à la télé. Mais dont il avait imaginé les engueulades avec les arbitres à partir des comptes rendus de matches dans les journaux ou selon les nouvelles sportives de la radio. Chuck Dressen, l'élève de Leo Durocher. Leo D., *Leo the lip*, auquel reste attachée sa phrase célèbre : « *Nice guys always finish last.* » En régime synonymique : « être bon c'est être con », selon le leitmotiv d'un ami bien placé de Benjamin. En tout cas, le Leo D. de 1954 ne devait guère se conduire *nice* : les Giants qu'il dirigeait ont remporté les Séries cette année-là, à mon grand chagrin.

5. 1957 et 1958 **Braves-Yankees** et **Braves-Yankees**

6. 1959 **Dodgers-White Sox**

7. 1960 **Pirates-Yankees**

— T'as vu ce jeu-là, François ?

— ...

— François ?

— ...

— François !!!

— Quoi ?

— T'as vu ce jeu-là ? Ben, on le voit plus maintenant, la reprise est finie...

— Non, pas vu.

— T'es où, François? Mange donc un peu, baptême, aide-toi un peu et le ciel t'aidera, chante avec Marc Gélinas, comme notre fille!

— ...

— Bon, ben, faut que je parte, là, faut que j'aille à mes maudites bêtes.

— ...

— Ben, salut François.

— Salut, Benjamin.

8. 1963 *Dodgers*-Yankees

9. 1964 *Cardinals*-Yankees

10. 1965 *Dodgers*-Twins

C'est pas que je l'aime pas, Benjamin, c'est juste que nous avons peu de choses en commun, qu'il nous est difficile d'entretenir une conversation qui, vaille que vaille, en vaille (vous vous souvenez de cette bande dessinée, *Le Prince Vaillant*? Bon, ça fera François pour les calembours, la « fiente de l'esprit » selon Victor Hugo soi-même avec lequel tu es, sur ce sujet, en désaccord majuscule, Réjean Ducharme te semblant une meilleure référence) quand même un peu la peine — façon polie de dire que nous n'avons rien à nous dire, ou si peu. Sauf quand nous évoquons nos enfances, que nous parlons du travail d'alors sur la terre, sous la gouverne de papa, de Père plutôt, ainsi que son fils-narrateur nomme John Brown dans *Pourfendeur de nuages* de Russell Banks. Quand j'ai fait savoir que la terre ne m'intéressait pas, que je voulais continuer les études et que j'allais m'organiser tout seul pour mener celles-ci à bonne fin, Benjamin a changé d'attitude vis-à-vis de notre Père, il s'est fait conciliant sinon servile; je l'ai mal pris, disons, je le digère encore mal, même si je ne mange pas, hahaha, ce changement d'attitude; ce sujet-là aussi est frappé d'une sorte de tabou entre nous. Benjamin sait que Charlotte, mon ex qui a été mon épouse pendant vingt ans, mon ex depuis deux mois mais toujours mon amour et ma chérie, la mère de nos deux enfants, est entrée à l'hôpital voilà deux semaines, que j'aimerais aller la voir mais crains qu'elle ne

veille pas, elle, me voir, *because* son nouveau compagnon, notre meilleur ami et mon collègue, dont l'épouse doit se morfondre tout autant que moi qui, depuis deux mois, semble agir comme si tout cela allait de soi, pouvait être avalé (!) *in stride*.

Je sais que Benjamin sait tout cela — mais il n'arrive pas à pouvoir aborder le sujet, et je ne vois pas pourquoi je l'aiderais, en quoi nous souffrons tous les deux de nos réactions présentes envers le père de notre enfance — et la liste de nos sujets de non-conversation pourrait s'allonger à l'infini ou presque. Benjamin n'a jamais rien compris au baseball, à toutes les formes de jeu pour dire vrai, il a toujours aimé la terre, les vaches, ses « filles » qu'il disait, ses « maudites bêtes » n'étant qu'une concession fraternelle, me faut l'avouer, au point de vue de son grand frère. Quel receveur, Carter, faut le dire — comme Campanella des Dodgers d'avant que le club ne déménage à Los Angeles, question de fric pour Walter O'Malley, leur propriétaire, sans parenté avec l'O'Malley des *Aristochats*, mais bien plutôt celui pour qui une troupe de baseball — théâtre sportif — représentait comme un jeu compulsif pour joueurs selon la lotto, plutôt qu'une pratique ludique signifiante. Les Dodgers de Brooklyn, ancêtres des Expos. Dans ma psyché, mon cœur ou mon âme, etc. (ce qui me rappelle tout à coup le titre d'un beau roman de Roger Fournier, *Moi mon corps mon âme Montréal etc.*), en tout cas.

Et François de revenir à sa liste, le bloc du marbre par Carter l'ayant renvoyé à la manière de procéder de Campanella. Alors qu'il s'était octroyé trente ans, entre 1952 et 1981, en cet automne de 1982, pour dresser la liste de ses dix Séries mondiales les plus déterminantes, pour le meilleur comme pour le pire, voilà qu'il avait atteint ses dix dès 1965, l'année même de la naissance du premier enfant de son mariage avec Charlotte! Bon. Cela ne le surprit pas outre mesure, même s'il en ressentit une certaine frustration — entre autres, comment faire son deuil, dans cette énumération, des Séries *Tigers-Cardinals* de 1968 et **Red Sox-Reds** de 1975? Les trois victoires du gaucher motocycliste et bedonnant des Tigers, Mickey Lolich — la dernière aux dépens du grand Bob Gibson, en plus — et le

circuit si « historique » de Carlton Fisk, le receveur des Red Sox, dans le sixième match de 1975, cela ne peut s'oublier, ne peut être laissé de côté. Tant pis, se dit-il, la fin de ma liste, 1965, justifie son début, 1952 — et j'étais, dut-il bien admettre, aussi innocent, en ces deux moments d'alors, 1952 et 1965, de ce que représentait ma passion sans réserve pour le sport. Si, trente ans plus tard, je me pose autant de questions que trente ans plus tôt, il en est certaines, lointaines et antérieures, qui ont obtenu leurs réponses. Ma passion d'enfance pour le sport : une sorte d'ouverture sur le monde, une sortie de l'univers paterno-programmé des tâches autarciques de la terre. Celle-ci ayant ses obligations, longtemps je me suis levé de bonne heure à cause des maudites bêtes qui n'y étaient pour rien, fallait bien les traire aux heures déterminées par leur nature. J'aurais aimé me lever plus tard, puisque j'aimais me coucher selon le même plus. Le monde ne se résumait pas aux semences, aux foins ni aux récoltes, pas plus qu'à la traite des vaches ni à la crème qu'il fallait apporter à la beurrerie — le monde dépassait la Salmonie, les Dodgers avaient aussi un club école à Albuquerque, New Mexico, le *Larousse*, dans la section suivant les pages roses, permettait de savoir où cela se trouvait.

Tout cela giclant dans sa tête, son corps, son esprit et son âme (d'enfant), François ressentit, à son corps défendant mais violemment, une sorte d'appétit inusité — le goût d'un grand verre de bière froide et d'arachides salées, Maman, décédée bien trop jeune, aimait tant les « pinottes » salées, se dit-il. La bière, c'était autre chose, surtout à cette époque, la bière, c'était papa, qui n'en abusait pourtant pas ; mais le père de Maman, si, et depuis toujours ou presque. Pourquoi ce goût inopiné à la suite d'un superbe jeu défensif d'Al Oliver (Expos) — dont ce n'est pas l'habitude — auquel il ne put que superposer les jeux défensifs, si tant magnifiques du Gil Hodges (Dodgers) de ses débuts comme auditeur des Séries mondiales ? Ah ! le baseball à la radio — et l'imagination qui visualisait et fantasmait à plein régime !

Bon, se dit-il à nouveau, ce « bon » étant toujours comme un signe de ponctuation dans sa réflexion. Bon, voici ou voilà, selon

le moment du temps depuis lequel je situe ma réflexion. Voici ce que j'ai le goût de vous dire, voilà ce qui était en cause sans que je le sache et que maintenant je comprends. Le sport fut en mon enfance ma sauvegarde contre le ratatinement et le désespoir, contre les obligations et la répétition de toujours les mêmes choses, le Forum de Montréal constituait ma destination rêvée, mon Oratoire du Frère André des autres, mon Vatican ou ma Mecque (nom que je ne connaissais pas encore); je brûle donc, forcément, du goût de vous raconter que mes très jeunes ans ne distinguent guère entre les Dodgers de 1952 et de 1953, les Dodgers de mon père qui perdirent ces deux Séries alors qu'ils avaient tout pour les gagner; que 1954 est synonyme de « Si mon grand-père avait des roues, ça ferait une belle barouette », parce qu'un voyageur de commerce, en visite chez nous, avait profité de mes « si » pour formuler cette phrase qui ne s'oublie pas *si* on a le sens de l'humour; que 1955 fut l'année du bonheur absolu pour le *Dodgers' fan*, grâces soient rendues à Johnny Podres et à Sandy Amoros; alors que 1956, première année comme interne dans un collège classique — on s'ennuie de sa mère — et année de la partie parfaite — la seule à ce jour en Séries — de Don Larsen, me ramenait à la morosité de 1952-1953; qu'en 1957 et 1958, je *prenais contre* les Yankees autant que *pour* les Braves de Warren Spahn, Hank Aaron et Eddie Mathews; qu'en 1959, premières amours, les Dodgers de Don Drysdale et Larry Sherry — ce fut LE moment de gloire de ce dernier —, déménagés à Los Angeles, apportaient un premier triomphe en Séries à la côte ouest des États-Unis; ah! le circuit de Bill Mazeroski en 1960, j'ai cassé ma montre en folles de bonheur, le temps pouvait s'arrêter; qu'en 1963 — les Yankees non seulement battus, mais humiliés — et 1965, les Dodgers de Maury Wills et du grand et élégant — oh! combien — Sandy Koufax menèrent à bon port un véritable travail d'artistes; j'étais à l'université dorénavant, les premières amours avaient fait place aux définitives, et 1964, première année d'enseignement en plus, avait permis d'assurer le triomphe de ces trois grands Cardinals, Bob Gibson, Lou Brock et Curt Flood. (Vous souvient-il du procès intenté au baseball par

Flood, Afro-Américain, pour cause d'esclavage des joueurs que les clubs possédaient telle une marchandise, un bien meuble, ce qui a mené ultimement au statut d'« agent libre » ? Vous souvient-il qu'un lanceur-vedette des Twins de 1965, Jim « Mudcat » Grant, devint un joueur des Expos d'origine en 1969 ?) Assez — me faut une bière et des « pinottes » salées, *please*.

Il se rendit lentement au dépanneur du coin, à vingt ou quarante pas de chez lui, selon qu'on marche à petits ou grands pas. À quarante, donc, la distance était courte, la durée de la course (!) fut longue. Et la fraîcheur du fond de l'air, en l'absence d'images du match des Expos, mena ses pensées — si l'on peut dire, quand les souvenirs vous submergent — vers le hockey et les Canadiens (de Montréal). L'automne ne commençait alors, se dit-il, qu'avec les Séries mondiales et le début des camps d'entraînement des clubs de hockey de la Ligue nationale. Les Alouettes, elles ou eux — Sam Etcheverry, Hal Patterson, Red O'Quinn et Pat Abbruzzi, etc. — étaient sur leur lancée. Il se demandait pourquoi tel envahissement de souvenirs le prenait, en quoi cela pouvait relever de la visite de Benjamin, est-ce que son père suivait le match en cours des Expos — et Caramel qui jappait, parce que lui, François, avait oublié de le détacher, la belle bête ne l'accompagnait pas, frustrée dans son appétit de liberté. Coupable de cette frustration, François. Non. Une liste encore, se dit-il, mes coupes Stanley des trente dernières années. En sachant fort bien, on ne saurait être tout à fait innocent de soi-même indéfiniment, qu'une douzaine d'années lui suffirait. Même affichage que pour le baseball, se dit-il, avec un sourire complice de lui-même.

- | | |
|---------|--------------------------|
| 1. 1953 | <i>Canadiens-Boston</i> |
| 2. 1954 | <i>Canadiens-Détroit</i> |
| 3. 1955 | <i>Canadiens-Détroit</i> |
| 4. 1956 | <i>Canadiens-Détroit</i> |
| 5. 1957 | <i>Canadiens-Boston</i> |
| 6. 1958 | <i>Canadiens-Boston</i> |
| 7. 1959 | <i>Canadiens-Toronto</i> |
| 8. 1960 | <i>Canadiens-Toronto</i> |

9. 1967 **Canadiens-Toronto**
10. 1971 **Canadiens-Chicago** (et Boston surtout,
avant la série finale)

Surprise! Qui n'en était pas vraiment une: le hockey des Canadiens l'avait tenu sous sa coupe (!) avant le baseball, le hockey était bien davantage diffusé par la radio du Québec que le baseball dans les années 1950 — il avait comme une sorte de CH estampillé au front. À telle enseigne que les séries sans CH avaient été comme oblitérées de sa mémoire. Et que des séries dont son âge ne pouvait se souvenir étaient pourtant présentes dans ses souvenirs, celles de 1944 (*Canadiens-Chicago*), par exemple: il y avait tant de vieux journaux (*L'Action catholique*, surtout) dans le grenier inhabité de la maison natale, tant de vieux exemplaires de *La Presse* chez le grand-père Arthur, son vrai grand-père même si aucun lien de parenté ne les reliait. Bon. Et comment ne pas se rappeler l'affreux Leo Labine des Bruins de Boston qui cherchait sans répit à faire enrager les frères Richard sinon à les blesser, le Leo Labine qui avait été responsable d'une colère très sonore de François dans le grand dortoir du collège où la générosité des pères eudistes permettait la diffusion du hockey (qu'ils écoutaient eux aussi), colère sonore qui avait valu à François de si mauvaises notes de conduite avec reproches paternels afférents et, surtout, surtout, car il est des conséquences plus importantes que d'autres, le fait que les deux matches suivants furent proscrits de diffusion dans le grand dortoir. Les autres étudiants ne m'en voulurent quand même pas trop, se dit François, ils se payèrent plutôt ma g... avec une grande générosité! Les deux Leo, Labine et Durocher, deux francos devenus des États-Uniens, c'est pour dire et on le sait trop bien, les filatures du nord-est des États-Unis ont fait des ravages dans notre démographie, son grand-père maternel à lui, François, était mort à Lowell dans le Massachusetts; s'agissant de Labine, patronyme qui se prononçait selon le *Hi* de la salutation anglophone plutôt que selon les «binnes» québécoises, il préférerait d'emblée et de loin le Clem, lanceur partant puis de relève des Dodgers, au Leo des Bruins. D'autant plus que Labine, Clem,

était devenu membre, les années et les échanges remplissant leurs offices impérieux et impériaux, de la rotation (en relève) des *Pirates* du bracelet-montre brisé de 1960. Bon.

Il marchait, lentement, prudemment. Le dépanneur n'était plus qu'à cinq ou dix pas, il entendait toujours les jappements de Caramel — l'extraordinaire Ken Dryden de 1971 prenant le relais rédempteur de l'affreux (adjectif de prédilection, ces années-là!) Tony Leswick de 1954 marquant en prolongation, la suspension indue de Maurice Richard en 1955 étant vengée par les cinq victoires des Canadiens au cours des Séries de la coupe Stanley qui allaient suivre. Mais il avait toujours mal digéré la défaite du printemps 1967, à la veille de l'Expo internationale tenue à Montréal cette année-là, défaite contre les *Toronto Maple Leaf* en plus, la coupe Stanley eut dû résider à Montréal, Québec, lors de l'Expo du «Vive le Québec libre!» — qui donc l'a remportée le plus souvent dans l'histoire de la LNH (version franco aléatoire de l'officiel NHL)? Bon. Le but de Leswick en prolongation en 1954: il l'avait braillé sans retenue aucune, il avait le rouge de la peine au front en se rendant ce printemps-là, servant de messe, aux cérémonies de la semaine sainte — car les éliminatoires de la coupe Stanley et ladite semaine advenaient alors au même moment, à peu près toujours, à son grand dam. Fallait participer aux cérémonies, il ratait donc les matches diffusés à la radio. Entre le cierge pascal et le hockey, ses croyances n'hésitaient même pas, sinon pour les apparences nécessaires du qu'en-dira-t'on de la rectitude religieuse d'alors. Et les repas de sa mère, le jour de Pâques, après le carême, Benjamin goinfrant encore plus que lui.

Le dépanneur, enfin.

— Comment ça va, François?

— À peu près.

— On peut t'aider?

— ...

— Tu cherches quelque chose?

— ...

— Tu connais bien ce qu'on a...

— C'est quoi cette odeur, du rôti, du poulet ?

— C'est la fête de notre aîné, ma femme a préparé un cipaille et des « gugus »...

— As-tu des pâtés à la viande ?

— Bien sûr, c'est la première fois que tu me demandes ça...

Pour la première fois depuis quelques éternités, François ressentit la faim. Une faim déchirante, comme sans fin se dit-il avec un sourire en sourdine, si telle chose se peut, une faim de début du monde, si l'on peut se souvenir de la faim ressentie à sa naissance première. J'ai faim, j'ai faim, se dit-il; le sport, c'est comme ma madeleine de Proust, j'ai faim, j'ai faim, Bon Dieu que j'ai faim...

Et il se promet que, dès son retour à la maison, il allait appeler Charlotte, à ses risques et périls, faut savoir prendre les risques du jeu et de la passion, de l'amour et du refus, cela ferait plaisir aux enfants. À Benjamin aussi. Il résistait mal au besoin de faire plaisir; ce qui n'effaçait pas les questions toujours en suspens, longue liste... S'agissait seulement d'être patient, une chose à la fois, ne pas essayer de tout résoudre en même temps — et puis, toute cette longue liste, tout ça, ça finirait, un élément à la fois, par trouver sa réponse... Énumérons et listons, se dit-il, on finira bien par y arriver, la surprise et le plaisir, beaux inséparables, résidant dans l'arrivée où mène la liste. On « wèra » ben, se dit-il... Qui vivra verra. Listons, pas Liston (Sonny), Cassius, qui deviendra tout juste après Muhammad, lui ayant réglé son compte. Listons, donc, en mangeant avec appétit, dont il est bien connu qu'il vient en mangeant, même si la syntaxe doit se souvenir de son passé pour digérer le dicton.

8 juin 2003-26 mai 2005